



CLASSIQUES  
GARNIER

TRABANT (Jürgen), « Sur le génie de mon français. Histoire très personnelle d'une langue », in BERNADET (Arnaud), KACHLER (Olivier), LAPLANTINE (Chloé) (dir.), *L'Utopie de l'art. Mélanges offerts à Gérard Dessons*, p. 75-88

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08963-6.p.0075](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08963-6.p.0075)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2020. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

TRABANT (Jürgen), « Sur le génie de mon français. Histoire très personnelle d'une langue »

RÉSUMÉ – Après une petite histoire personnelle de la rencontre de l'auteur avec la langue française suit une esquisse de l'histoire politique du français. L'article essaie de comprendre la position historique spécifique du français surtout en face de celle de l'allemand (et de l'Allemand).

MOTS-CLÉS – Langue anglaise, langue allemande, *globish*, génie des langues, histoire de la langue française, politique linguistique, nazisme, jacobinisme

# SUR LE GÉNIE DE MON FRANÇAIS

Histoire très personnelle d'une langue

## LES MALINS GÉNIES

Écrire sur le français, donc sur la France et sur des choses françaises, n'est pas facile actuellement (2015) pour un Allemand. La France est un partenaire difficile en ce moment historique. Elle est déprimée, elle se sent humiliée, blessée. Elle soigne ses blessures, elle cherche les raisons pour ses douleurs, elle cherche des coupables. Et ce sont souvent les autres, le coupable c'est moi.

J'ai l'habitude de me sentir coupable. Je ne suis pas Allemand et Protestant pour rien. Mais j'avoue que cette fois-ci j'ai du mal à assumer la culpabilité. Cela a certainement à voir avec le fait que je n'ai pas assez de connaissances en économie, je ne comprends pas assez les reproches que font beaucoup de spécialistes économistes à mon gouvernement. Et je ne suis pas le gouvernement. J'ai voté autre chose. Mais surtout – et c'est cela qui me tient à cœur dans ces réflexions dédiées à un cher ami français – je ne peux pas laisser entrer dans mon cœur les malins génies qui circulent en France actuellement à mon égard. Ces malins génies qui sortent des marasmes franco-allemands entre Napoléon et Hitler ne créent pas un sentiment de culpabilité mais de désespoir profond.

On désespère au bout d'une longue vie franco-allemande, cette vie perd son sens. Tout a été en vain. N'avons-nous pas pensé ensemble, le long de notre vie, contre les malins génies du passé qui hantaient l'Allemagne, contre les ennemis des lumières ? L'amour pour la France fut le flambeau qui illuminait mes ténèbres, l'étincelle qui alluma nos lumières communes ? Mais maintenant le préjugé et des forces sombres s'avancent du pays des Lumières. Je ne parle pas seulement du renouveau de la haine du Boche de la part d'un nationalisme de droite

et de gauche. Qui aurait cru qu'un livre comme *Le Hareng de Bismarck* (*Le poison allemand*) fût possible de la part d'un homme de gauche<sup>1</sup> ? : « Le poison allemand », il faut le faire ! Je parle aussi de mes pairs, de mes collègues universitaires. Ainsi, par exemple, un spectre pervers, née d'un racisme périmé, veut faire la guerre contre moi : « Que l'empire latin contre-attaque ! », écrit un célèbre philosophe dans *Libération*<sup>2</sup>. Non, mon cher collègue, je n'entrerai pas dans cette guerre-là. Jamais. J'oppose à cette déclaration de guerre mon amour pour la France, issu d'un amour pour le français, un ghandisme linguistique, dans une foi inébranlable en l'éternelle paix franco-allemande. Donc : même si tu m'insultes, je le supporte. Car tes injures – en français – ont une douceur angevine à laquelle je ne résiste pas. Je t'aime, imbécile.

## LA LANGUE FRATERNELLE

Je tâcherai de rendre plus plausibles les raisons de mon désespoir par une petite histoire linguistique personnelle.

Rien ne fut plus important dans ma vie politico-culturelle que la rencontre avec le français. Cette rencontre a lieu au printemps de l'année 1957 – j'ai quatorze ans. Je suis assez sûr qu'avant cette rencontre je n'avais jamais entendu du français. J'habitais dans la zone américaine de l'Allemagne occupée. La seule langue étrangère dont j'avais une certaine familiarité était l'anglais américain, de la radio, AFN, *American Forces Network* (extrêmement important pour tout garçon allemand d'après-guerre : la musique, la langue, *my master's voice*), des soldats américains dans ma ville natale. Mais où aurais-je pu entendre du français ? La chanson allemande chantait et rêvait de Paris, mais en allemand : « *Ganz Paris träumt von der Liebe* ». Ce fut donc mon professeur de français qui produisit les premières phrases françaises à mon oreille. Ce fut une épiphanie. Comme si j'avais attendu

- 
- 1 Jean-Luc Mélenchon, *Le Hareng de Bismarck* (*Le poison allemand*), Paris, Plon, 2015.
  - 2 Giorgio Agamben, dans *Libération* du 24 mars 2013. Je sais qu'Agamben est un philosophe italien et que le titre de l'article n'est pas de lui, mais de la rédaction de *Libération*. Mais cela n'a pas d'importance : Agamben/*Libération* se réfèrent à Kojève et son terrible mémoire pour de Gaulle en 1945.

ces sons-là : Ah vous voilà enfin ! Je vous attendais depuis quatorze ans. Vous êtes ma langue. Vous entendre et – surtout – vous produire est un plaisir physique. Avec un ami je circule en vélo dans la forêt de Francfort en hurlant : *moi, foi* [wa] et surtout les nasales *un bon vin* [œ̃, ɔ̃, ɛ̃]. Et [ʒ] : *joie*. Quelle joie ! L'écho des paroles criées dans cette forêt fut immense : la rencontre avec le pays et les gens qui parlent cette langue.

Deux ans après, en 1959, je suis à Paris pour la première fois de ma vie, en chemin vers le sud. Personne ne peut imaginer l'impression qu'a cette grande et belle ville sur un garçon allemand de seize ans. Je n'avais jamais vu avant une grande ville qui n'était pas en ruines. La guerre qui avait tout marqué chez moi, ici, n'avait pas ravagé. Tout était intact, grandiose – aussi la langue.

Le même été, je rencontre en France une dame qui, avec une patience angélique – pendant quatre semaines – parle avec moi dans sa merveilleuse langue. C'était la mère du garçon avec qui mon lycée avait organisé un échange d'élèves. Cette institutrice me racontait tout pendant des heures, elle me demandait tout pendant des heures. Elle faisait la cuisine – et j'ai appris que cela prend du temps en France – et parlait et me faisait parler. Au début j'avais peu de choses à dire, je manquais tout simplement de mots et de grammaire. Mais à la fin de ces quatre semaines je savais déjà dire pas mal de choses dans cette langue que Madame avait si généreusement partagée avec moi.

À l'époque j'ignorais, bien sûr, l'importance des instituteurs et institutrices pour l'histoire de la langue française. L'instituteur de Troisième République n'avait rien fait de moins que d'enseigner le français aux Français entre 1882, quand l'école obligatoire et gratuite fut établie, et 1940, quand les Allemands envahirent la France.

Et maintenant – nous sommes déjà sous la V<sup>e</sup> République – l'institutrice, donc la République, donnait sa langue à un enfant allemand, à un enfant de nazi. Quel cadeau ! Ce fut le cadeau affectueux d'une sollicitude maternelle et politique, ce fut le don d'une langue pour le monde. Car ma langue à moi, l'allemand, après l'époque nazie, n'était plus appropriée pour le commerce avec le monde. Le français devint ma langue mondiale.

La troisième de mes rencontres profondes avec le français aura lieu un an après. Je rencontre l'ami de ma vie. Antoine Mendiharat est un garçon

français de mon âge, avec une culture littéraire et artistique immense, de qui j'ai appris plus sur la littérature et la langue françaises que de tout autre maître. Nous discuterons de tout pendant plusieurs étés, en français, nous nous écrirons des centaines de lettres, nous resterons amis jusqu'à sa mort précoce. Le français devient, par cet ami, ma langue fraternelle.

Une telle amitié est un miracle, le miracle de l'humanité française. Nous ne sommes qu'en 1960, c'est seulement la quinzième année après la fin de la guerre. La guerre est encore très présente dans la tête des Français. C'était seulement hier, n'est-ce pas ? Tout le monde te pose des questions sur Hitler. Et comme garçon allemand tu ne détestes personne autant que Hitler qui t'a rendu enfant de la plus terrible troupe d'assassins qui ait jamais existé au cours de l'histoire mondiale, et tu sais que tu n'as plus rien à faire dans ce monde. Les ruines dans lesquelles tu grandis sont la preuve en pierres de la punition pour le Crime qui est aussi le tien. Et voilà que ces Français te donnent leur amitié et leur langue. Ce sont les mains qu'on te tend pour que tu puisses continuer à vivre.

J'ai fait de ce cadeau fraternel ma profession : j'ai fait des études de français. J'hésitais d'abord, parce que je ne voulais pas profaner cet amour, et puis je n'ai pas pu résister. Faire des études de français, en Allemagne, à l'époque, signifiait encore faire de la « romanistique », c'est-à-dire étudier aussi les autres langues romanes. Le français ouvrait donc sur d'autres grandes et belles langues. Il conduisait vers ses sœurs italienne, espagnole, portugaise, vers toute la grande famille romane – vers l'Empire latin. Dans ce sens-là, le français devint donc de nouveau langue mondiale et langue fraternelle ou sororale en même temps.

Mais cette ouverture de la romanistique allemande est aussi un danger. Elle éloigne aussi du français. Ainsi, en tant que romaniste, j'ai vécu plus longtemps en Italie qu'en France et l'italien m'est devenu une langue chère. On peut heureusement aimer beaucoup de langues. Mais, rien n'égale la langue fraternelle, celle que j'avais attendue et rencontrée dans ma quatorzième année.

Le véritable danger guette ailleurs. L'anglais était ma première langue étrangère que j'apprenais avec enthousiasme, mais sans que cette langue fût une révélation comme le français. Mais, comme dans l'histoire linguistique mondiale, l'anglais devient de plus en plus important dans mon histoire linguistique personnelle. Même dans la vie professionnelle des romanistes l'anglais prend le dessus. Les États-Unis sont plus

curieux que la France, on nous invite en Amérique. La France ne fait pas ça, elle est moins curieuse de ses amateurs étrangers. Je passe donc plus de temps de ma vie professionnelle aux États-Unis qu'en France. J'écris toujours plus volontiers en français qu'en anglais, mais le monde scientifique devient de plus en plus anglais – ou comme je l'appelle : globalais. Finalement, j'ai fini ma carrière comme professeur pour le plurilinguisme européen dans une université dont l'enseignement se passait exclusivement en anglais. C'était, bien sûr, une attaque massive contre ma langue fraternelle. Même si elle reste enracinée dans mon cœur, elle s'effrite dans ma bouche.

J'ai raconté cette histoire linguistique personnelle pour expliquer la raison de mon désespoir face à l'actuelle situation intellectuelle franco-allemande. Mais je la raconte aussi parce que je la trouve assez exemplaire : le français est devenu ma langue fraternelle, il est aussi ma langue mondiale, mais comme tel il est de plus en plus menacé par l'anglais. Comme langue fraternelle, il reste inébranlable dans mon cœur, mais comme langue mondiale il se trouve de plus en plus dans une situation difficile. C'est de celle-ci que je voudrais parler maintenant – en passant du niveau micro-historique au niveau de la macro-histoire et en y jetant un coup d'œil allemand.

## LA FRANCE, C'EST UNE LANGUE

Du point de vue allemand, des choses curieuses se passent en France en ce qui concerne la langue. Par exemple :

- En 1992, la France inscrit le français comme « langue de la République » dans l'article 2 de sa Constitution : « La langue de la République est le français ». La langue française est intégrée dans le corps de l'État. La République française sanctionne ainsi le haut rang politique qu'elle donne à sa langue. En Allemagne, des projets de loi qui visaient à faire la même chose ont été raillés avec véhémence et repoussés comme une attaque à la liberté et comme aberration nationaliste.

- La presse allemande s’amusait beaucoup quand la France, en 1994, se donnait une loi sur l’emploi de la langue française par laquelle elle défendait sa langue contre l’anglais et insistait sur la présence de la langue française dans les espaces publics de la République<sup>3</sup>. Les Allemands ne comprenaient pas pourquoi les Français voulaient remplacer des mots anglais par des mots français, pourquoi donc les Français refusaient d’avoir des *job centers* (office du travail) ou des *service points* (informations) que les Allemands trouvent si modernes et élégants.
- La presse réagissait avec une incompréhension totale quand le Président Chirac, lors d’un sommet européen en 2006, quitta la salle quand un haut représentant du patronat français commençait à faire son discours devant l’assemblée européenne en anglais. Chirac éprouva la présence de l’anglais à cette occasion comme une provocation insupportable.
- Finalement : à l’occasion d’un discours de la campagne électorale en 2007, le candidat à la présidence, M. Sarkozy s’est écrié avec le *pathos* qui lui est propre : « La France, c’est une langue ». Cela sonnait comme complètement exagéré de l’autre côté du Rhin.

On doit expliquer aux Allemands pourquoi ces choses curieuses concernant la langue se passent en France, pourquoi ces choses ne sont pas exagérées, pourquoi les Français réagissent avec une susceptibilité extrême quand leur langue est en cause, pourquoi en France on prend soin de la langue, pourquoi on « défend » le français contre toute sorte d’attaques vraies ou imaginaires. Ma réponse provisoire et générale à ces questions est la suivante : la présence du français en France et dans le monde n’est pas quelque chose qui va de soi et qui serait due à une évolution quasiment naturelle, mais elle est le résultat de grands efforts politiques. Et on ne lâche pas à la légère une telle conquête. Dans ce qui suit, je tâcherai de justifier cette réponse par une brève esquisse historique qui ne présente pas de faits nouveaux mais qui essaie de tenir compte de l’étonnement allemand face à ces différences franco-allemandes. Voici donc brièvement les étapes d’un tel « combat » pour le français (une métaphore que les historiens de la langue française aiment beaucoup).

3 Jürgen Trabant et Dirk Naguschewski (dir.), *Die Herausforderung durch die fremde Sprache. Das Beispiel der Verteidigung des Französischen*, Berlin, Akademie Verlag, 1995.



Le français est issu, comme tout le monde le sait, du latin parlé qui se propageait dans l'ouest de l'Empire romain et qui remplaçait pratiquement toutes les vieilles langues d'avant la conquête romaine (sauf le basque). Dans les provinces de l'Empire qui correspondent à la France actuelle, deux groupes de parlers latins naissent : l'occitan au sud et le français au nord. Dans sa célèbre « classification » des langues romanes, Dante, au début du XIV<sup>e</sup> siècle distingue ces deux langues comme *lingua oc* et *lingua oil* (*De vulgari eloquentia*, I, ix, 2)<sup>4</sup>. Les deux langues étaient au Moyen Âge de grandes langues littéraires, l'une comme langue de la poésie, l'autre comme langue des grandes épopées, connues et imitées dans toute l'Europe. Au XIII<sup>e</sup> siècle le roi du nord – de « France » – assujettit le sud dans une croisade assez cruelle. La langue du sud, l'occitan, le « provençal » comme on l'appelait alors, ne s'en est jamais vraiment remise comme langue littéraire, même si elle fut encore parlée pendant des siècles. C'est la première victoire politique du *franceis*.

Au Moyen Âge, toute l'Europe occidentale est caractérisée par un colinguisme entre la langue du peuple (*vulgus*) et le latin. Le latin est la langue de l'Église, du Pouvoir, du Droit, c'est la langue que l'on écrit. C'est en principe toujours la même langue, comme aux temps de l'Empire romain, tandis que la langue parlée du peuple (*vulgare*) s'est éloignée de ce latin écrit (ou a toujours été loin du latin, comme les parlers germaniques). Le peuple ne le comprend et ne le parle plus (et ne sait pas écrire). L'administration royale, l'Université, la théologie, la médecine, la jurisprudence – donc toutes les activités linguistiques supérieures – ont lieu dans cette langue supérieure (avec l'intéressante exception de la littérature). Ce colinguisme est donc une diglossie ayant le latin comme langue « high » et le vulgaire comme langue « low ».

Or, au XVI<sup>e</sup> siècle, dans l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), le roi de France proclame que dorénavant l'administration et la justice seront faites « en langage maternel français et non autrement », donc pas en latin. Cette réforme linguistique du royaume est le début d'une ascension rapide de la *langue vulgaire* dans les champs de discours du latin et donc le commencement de la fin de la diglossie médiévale. Cette montée en puissance du français donne lieu à une justification idéologique : *La deffense et illustration de la langue francoyse* de Du Bellay, en

4 Dante, *De vulgari eloquentia*, sous la direction de Sergio Cecchin, Milan, TEA, 1988, p. 38.

1549, est une polémique passionnée contre le latin et une exhortation à l'élaboration du français, à ce que les sociolinguistes appellent l'*ausbau* d'une langue. En réalité, ce livre n'est pas une « défense » mais plutôt une offensive (car le pauvre latin n'est plus capable d'attaquer la langue vulgaire<sup>5</sup>). Mais, à partir de 1549, le mot de « défense » est présent dans le discours sur la langue, et il accompagnera le français jusqu'à nos jours. L'ascension dynamique et rapide du français est donc accompagnée par le sentiment – objectivement injustifié – de la présence d'un danger.

Partout en Europe les langues vulgaires montent, gagnent du terrain dans les champs de discours du latin. Mais ce qui caractérise cette évolution en France est le fait que c'est – autrement qu'en Allemagne ou en Italie – l'*État* qui joue le rôle central dans cette élévation de la langue vulgaire.

La mesure du Roi consistant à faire du « langage maternel français » la langue officielle de son royaume ne décide pas seulement de l'élimination du latin des manifestations linguistiques de l'État mais procède aussi à la sélection d'une *variante géographique* déterminée comme langue de l'État : le langage maternel *français* c'est la langue du Centre, de l'île de *France* ou de Paris. Cela exclut les autres variantes diatopiques de la langue d'oïl.

Les grammairiens et auteurs de dictionnaires commencent la codification, la fixation d'une *norme* et l'élaboration ultérieure de la langue pour les fonctions multiples d'une langue de culture. Cette tâche aussi est prise en charge par l'État. En 1635, le cardinal Richelieu fonde l'Académie française qui doit produire un dictionnaire et une grammaire.

Après le choix géographique, l'Académie détermine le lieu *social* de la langue d'État. Vaugelas, le plus influent des inventeurs de norme, trouve la norme dans l'élite aristocratique du pays : à la Cour et – à un moindre degré – la Ville, chez les honnêtes gens, donc « en haut ». Le bon usage n'est pas populaire ou bourgeois, il se « défend » donc contre les parlers « bas » et spécialisés. Ceci, d'ailleurs, le différencie profondément de la norme naissante de l'allemand.

Ce français élitaire et courtisan se répand dans son milieu social dans l'Europe entière. Après la guerre de Trente Ans, la France est le pays politiquement et culturellement dominant en Europe. L'aristocratie européenne adopte la langue et le style de vie français. Surtout dans l'Allemagne dévastée, les élites se rallient à la culture et à la langue

5 Jürgen Trabant, *Der Gallische Herkules. Über Sprache und Politik in Frankreich und Deutschland*, Tübingen und Basel, Francke, 2002, chapitre 1.

victorieuses. C'est pourquoi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Rivarol peut célébrer dans un pamphlet pour l'Académie (francophone) de Berlin l'universalité de la langue française. De la Paix de Westphalie jusqu'à la Paix de Versailles le français est la *langue du monde*, au double sens du mot.

Mais en France, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le français n'était pas universel du tout. Quand les intellectuels éclairés français établirent un régime démocratique, ils se sont rapidement rendus compte du fait que le *demos*, le nouveau souverain, n'était pas capable de participer à son propre pouvoir. Le peuple ou ne savait pas lire et écrire ou ne parlait pas français du tout. Une grande partie du peuple (deux cinquièmes selon l'abbé Grégoire en 1794), surtout en milieu rural, parlait occitan, allemand, néerlandais, breton, basque, catalan, italien. Les langues régionales furent donc déclarées ennemies de la République. Car : « La République, une et indivisible dans son territoire, dans son système politique, doit être une et indivisible dans son langage », croyait Urbain Domergue, le grammairien patriote<sup>6</sup>.

La Révolution française est donc le moment historique où la langue devient élément essentiel du concept politique d'une nation souveraine : le *demos* doit parler une seule langue pour exercer son pouvoir. La conception républicaine de la langue comme lien de la démocratie et de l'État est une invention française. Et elle fut défendue avec passion parce que l'unité linguistique de la France n'existait pas encore quand le peuple arriva au pouvoir. La *prise de possession de la langue par le peuple* est donc – après l'appropriation royale et aristocratique – une raison ultérieure pour la forte présence de la langue dans les représentations politiques qu'a la France d'elle-même.

La Première République ne peut que rêver de cette idée d'un peuple linguistiquement uniforme, mais elle ne la réalise pas encore. C'est seulement la Troisième République, presque cent ans après, qui y réussit – avec un succès fracassant. Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique et Président du Conseil, établit en 1882 un système d'éducation nationale – laïque, obligatoire et gratuite – qui, en trois générations, enseigne le français aux Français et qui chasse presque les langues régionales, ces ennemies de la République, des têtes et des bouches des Français ou

6 Urbain Domergue, « Adresse aux Communes et sociétés populaires de la République », dans Winfried Busse / Françoise Dougnac (éd.), *François-Urbain Domergue. Le grammairien patriote (1745-1810)*, Tübingen, Narr, 1992, p. 184.

qui les rend inoffensives dans un bilinguisme républicain. À la fin de la Troisième République, en 1940, les Français ont finalement appris le français. L'expérience collective d'une acquisition tardive de la langue nationale rend le français précieux aux Français.

Les langues régionales sont donc vaincues comme ennemies intérieures de la langue de la République. Elles ne représentent plus de danger pour l'unité de la République. Par conséquent, on a pu les intégrer dans la Constitution comme des vieilleries aimables et inoffensives, comme patrimoine (art. 75-1).

Mais depuis cent ans un autre ennemi attaque le français sur son territoire élargi : depuis la fin de la Première Guerre Mondiale l'anglais remplace le français dans son rôle de langue internationale la plus importante. Le Traité de Versailles n'est plus seulement écrit en français mais aussi en anglais. Et depuis, l'anglais est devenu langue globale. Ceci est, bien sûr, un coup dur pour la position internationale du français – et une grave offense pour la nation qui croyait, depuis Rivarol, à l'universalité de la langue française. Mais il n'y a rien à faire : le français n'est plus qu'en deuxième position dans le Monde.

La France sait bien sûr qu'elle ne peut pas freiner ce processus de politique linguistique globale. Mais elle a tout de même réagi à deux conséquences indésirables de cette domination globale : à l'intrusion de l'anglais dans le français et au remplacement du français par l'anglais dans certains discours en France même. La France a établi un dispositif impressionnant de défense contre ces deux dangers. Et ici l'expression « défense » est justifiée pour la première fois dans l'histoire du français. À partir de 1975 et surtout de 1994, une législation relative à l'emploi de la langue française s'occupe de ces problèmes, et la Délégation générale à la langue française (DGLF, et élargie, prenant soin aussi des langues de France, donc DGLFLF) veille à la mise en œuvre de ces mesures.

Les Allemands comprennent mal le souci des Français pour leur langue. Je voulais montrer que la raison profonde de cette attitude est le fait que le français est un acquis tardif et difficile du corps politique de la France : d'abord l'État sélectionne une langue pour ses fins administratives et juridiques (*franceis*, Paris), après il la codifie (bon usage, aristocratie), puis il la propage sur son territoire et finalement le monde entier apprend cette langue. La diminution de son importance mondiale est donc une expérience douloureuse pour la nation. La France n'était

pas, comme l'Allemagne, une communauté linguistique, politiquement fractionnée, à la recherche d'une unité politique, mais au contraire, une unité politique, linguistiquement fractionnée, à la recherche d'une unité linguistique. Le français est donc une langue nationale précaire, tardivement et difficilement acquise – que l'on ne laisse pas tomber facilement et que l'on défend après tant de « combats ». Chez les Allemands ce n'est pas tellement l'unité linguistique que l'on défend – elle est millénaire – mais plutôt l'unité politique, tardivement et imparfaitement acquise et précaire. En plus, l'allemand n'a jamais été une langue mondiale.

Pour se comprendre mutuellement, les Français et les Allemands doivent apprendre beaucoup de choses les uns des autres, aussi sur leurs sorts linguistiques différents.

### LE GÉNIE/JENNI DE LA LANGUE FRANÇAISE

La douleur de la perte de l'importance mondiale du français est d'autant plus profonde pour la communauté linguistique française que la grandeur du français est classiquement liée à un idéologème linguistique cher à beaucoup de Français : l'idéologème du « génie de la langue française ». Ce génie, ainsi dit-on, serait la « clarté » du français.

Que chaque langue a un « génie » propre à elle n'est pas une idée fausse. Chaque langue a une individualité toute particulière et précieuse. Wilhelm von Humboldt a dit que chaque langue contient une « vision du monde » particulière. Mais en France, ce génie de la langue fut instrumentalisé par la politique, et ceci est toujours dangereux. Ainsi ce génie devenait un spectre agressif pour la justification de revendications impérialistes. Déjà le Père Bouhours, en 1671, et Rivarol, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, attribuèrent au français un « génie » qui le disposerait à la propagation universelle : la « clarté » du français se baserait sur la succession sujet-verbe-objet dans la phrase – « Jean mange la pomme » – qui correspondrait à la séquence « naturelle » de la pensée humaine. Cette universalité cognitive destinerait le français à son rôle de langue universelle. Ceci est, bien sûr, complètement sans fondements linguistiques ou philosophiques, mais pure propagande

politique. Dans son *Essai sur une clarté obscure*, Henri Meschonnic a détruit le mythe du génie de la langue française<sup>7</sup>. C'est plutôt un malin génie, un élément idéologique d'un discours pour la justification d'une politique de domination. On devrait vraiment le congédier une fois pour toutes. La douleur que sa disparition a causée manque de fondements.

Mais je crois qu'il faut s'occuper d'une autre douleur, de ce que j'appelle ici le « Jenni de la langue française ». Elle concerne un véritable danger mortel pour la langue française. Sarkozy s'est écrié : « La France, c'est une langue ». Il semble qu'actuellement, à lire Alexis Jenni, cette union de la langue et du pays n'est pas en péril à cause d'une agression par l'extérieur – l'invasion de l'anglais – mais à cause d'une pollution interne. Dans son roman *L'art français de la guerre*, Jenni écrit :

La France est l'usage du français. La langue est la nature où nous grandissons, elle est le sang que l'on transmet et qui nous nourrit. Nous baignons dans la langue.

Jenni confirme donc la constatation de Sarkozy et il renchérit sur celui-ci en naturalisant le corps de la France et en intégrant la langue comme le sang de ce corps. Et il continue :

et quelqu'un a chié dedans. Nous n'osons plus ouvrir la bouche de peur d'avaler un de ces étrons de verbe. Nous nous taisons. Nous ne vivons plus. La langue est pur mouvement, comme le sang. Quand la langue s'immobilise, comme le sang, elle coagule. Elle devient petits caillots noirs qui se coincent dans la gorge. Étouffent. On se tait, on ne vit plus. On rêve d'utiliser l'anglais, qui ne nous concerne pas<sup>8</sup>.

On supporte à peine ces paroles violentes et douloureuses. Qu'est-ce qui a causé cette congestion ou cette septicémie ? Pour Jenni, ce sont les guerres coloniales et leurs horreurs qui ont tellement empoisonné le sang du corps politique français, la langue, que personne ne veut plus la parler. Le sang ne coule plus, le corps meurt : « On se tait, on ne vit plus ». Voilà le diagnostic profondément pessimiste, noir, du corps France dont le sang ne circule plus.

Je suppose que peu de Français approuvent cette analyse extrêmement négative de l'écrivain. Les Allemands par contre connaissent

7 Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette, 1997.

8 Alexis Jenni, *L'art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011, p. 241-242.



bien ce diagnostic linguistique : « et quelqu'un a chié dedans ». C'est le sentiment qu'avaient les Allemands en face de leur langue après que Hitler et l'Allemagne nationale-socialiste l'avaient hurlée à travers toute l'Europe et dans les camps. C'est la pollution totale de l'allemand. On ne veut plus parler une telle langue : « On se tait, on ne vit plus » (c'est pourquoi j'étais si heureux que ma « mère » française m'ait donné une autre langue, le français, pour communiquer avec le monde). Et nous connaissons bien la sortie : « On rêve d'utiliser l'anglais, qui ne nous concerne pas ». C'est cette sortie-là que nous avons prise – et que nous prenons de plus en plus<sup>9</sup>. Pour la France, ce sentiment douloureux de l'écrivain face à sa langue (qu'il aime bien sûr avec une passion d'arrière-pensée<sup>10</sup>) serait une nouvelle expérience. Je n'ai pas l'impression que ce désespoir linguistique soit largement partagé par ses compatriotes. Et je n'ai pas l'impression non plus que les peuples voisins s'aperçoivent d'une telle pollution du français, de cette belle langue que nous aimons.

Les Allemands par contre ont fait cette expérience, l'expérience d'une langue contaminée – pour les peuples du monde entier et pour eux-mêmes. On n'a donc pas seulement rêvé d'utiliser l'anglais, on l'utilise toujours davantage. Comme après la première guerre de Trente Ans, les élites allemandes ont pris le chemin de l'émigration culturelle et linguistique après cette seconde guerre de Trente Ans du XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas seulement la pression économique de la globalisation, mais l'empoisonnement nazi, la honte qui s'en est suivie et la volonté de vouloir participer au monde civilisé qui ont rendu cette émigration linguistique si forte en Allemagne. Si la France faisait de même, tout espoir d'un régime linguistique européen serait perdu. Nous avons besoin de la France pour nous convaincre de l'importance de la langue nationale et pour établir et maintenir le trilinguisme européen.

---

9 Jürgen Trabant, « De la langue allemande : un avenir lourd du passé », *Le français aujourd'hui*, n° 156, Paris, Armand Colin, 2007, p. 69-78.

10 Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.

TROIS LANGUES :  
GLOBALAIS, LANGUE NATIONALE,  
LANGUE FRATERNELLE

Bien sûr, nous devons tous apprendre l'anglais global, le globalais. La France aussi se plie de plus en plus à cette nécessité. Jean Tirole n'aurait jamais eu le Prix Nobel s'il n'avait pas écrit *The Theory of Industrial Organization* en anglais. Mais nous devons, en dépit de cette nécessité de production de textes scientifiques, commerciaux et politiques en globalais, aussi soigner nos langues européennes car elles sont le sang et la vie de nos pays : la langue « est le sang que l'on transmet et qui nous nourrit. Nous baignons dans la langue ». L'autre lauréat, Patrick Modiano, n'aurait jamais eu le Prix Nobel s'il n'avait pas écrit ses livres en français, s'il n'avait donc pas baigné dans sa langue. En prenant soin de nos langues, nous rendons possibles de telles illustrations qui sont leur plus sûre défense : défense et illustration des langues de l'Europe.

Et finalement, indépendamment de l'utilité communicative et de la splendeur littéraire, ce fut simplement la langue comme telle, le français, ses sons surtout, sa douceur angevine, dans laquelle un garçon allemand reconnut immédiatement sa langue fraternelle. Le je-ne-sais-quoi<sup>11</sup> de cette langue, cette particularité indéfinissable liée à des joies esthétiques et à des plaisirs physiques, l'a conduit vers ces hommes et ces femmes dont le sang était cette langue. L'Europe doit devenir un réseau de langues d'amis fraternels.

Jürgen TRABANT  
Freie Universität (Berlin)

---

11 Gérard Dessons, « La manière et le je-ne-sais-quoi », *L'Art et la manière*, p. 283-293.